

Valérien MacRabbit

# BÂTON DE RÉGLISSE

Roman



ISBN 979-10-91328-45-6

© Éditions GOPE, 435 route de Crédoz, 74930 Scientrier, avril 2017

Relecture, correction : David Magliocco, Jacqueline Rochefeuille

Mise en page : Jing Han

Couverture : David Magliocco

Crédit photographique : © Tenrai Onake

([www.flickr.com/photos/tenrai](http://www.flickr.com/photos/tenrai))

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Il y a des visages plus  
beaux que le masque qui  
les couvre. »

**JEAN-JACQUES ROUSSEAU,**  
*Émile ou De l'éducation.*

## PROLOGUE

**LA LÉGENDE RACONTE QUE** la cité d'Askalie serait née d'une coulée de lave. Ceinturée de remparts de pierre noire, sa place forte s'élève au-dessus des flots comme une apparition fantomatique. On la surnomma un temps « la nouvelle Édimbourg », parce que, comme la cité écossaise, Askalie dégage une aura de mystère et de candeur. Deux séductrices au regard sombre, capitales déchues des grands royaumes d'Europe du Nord.

La plupart des habitants de la vieille ville ont aujourd'hui oublié la maison aux bambous. Située en contrebas de la ceinture de pierre noire, elle était comme un mirage au milieu des murs de roche basaltique. Les habitants les plus anciens vous parleraient bien de trois petites filles polies et raffinées, toujours vêtues de jupes à plis grises semblables à des uniformes d'écolières. Elles rentraient de l'école à pied car celle-ci n'était située qu'à une centaine de mètres, et les résidents vous diraient qu'elles avaient toujours un bâton de réglisse à la bouche. Pas de ces rouleaux noirs et plastifiés que vendent les confiseurs sur les marchés, mais de véritables bâtons de bois doux qu'elles mâchouillaient pensivement en marchant, côte à côte, le long de la route. On les appelait les sœurs Thi Lê.

La propriété des Thi Lê était entourée d'une épaisse haie de bambous qui la préservait des regards indiscrets. Elle avait un temps défrayé la chronique dans le quartier, car il s'en dégageait

une désagréable fragrance de poisson fermenté dès les premières heures du jour. Aujourd'hui, les bambous ont été coupés et l'usine de *nuoc mam* a été rasée. De la villa des Thi Lê ne subsiste que le mythe.

La famille avait disparu sans laisser de traces, une nuit d'été, à quelques jours du début des vacances scolaires. Ils n'étaient jamais revenus et personne dans le quartier ne saurait vous dire ce qu'ils sont devenus. Les pires fantasmes coulent dans les esprits, mais nul n'oserait laisser surgir les siens au détour d'une conversation. Ce serait imprudent. Cela raviverait la braise.

Alice Martineau, la voisine d'en face, qui a maintenant 34 ans, vous parlerait surtout de la chambre des petites. Au moment des faits, elle avait tout juste 14 ans, l'âge de Marguerite Thi Lê. Les deux adolescentes avaient sympathisé à l'école et Alice Martineau avait eu le privilège de pouvoir rentrer dans la maison aux bambous. Son regard brille encore lorsqu'elle évoque la chambre que son amie partageait avec sa sœur Franceline, alors âgée de 10 ans. Cette chambre, vous dirait-elle, était un exemple de raffinement asiatique. Les fenêtres étaient cernées de rideaux brodés de fil rouge qui, une fois déployés, laissaient passer entre leurs coutures une lumière tamisée. Des lampions vermillon et ocre étaient disposés aux quatre points cardinaux, au-dessus du lit superposé et sur la commode charbonnée où Marguerite dissimulait son maquillage. Tout y était parfaitement propre et bien rangé. C'était la chambre que toutes les petites filles rêvaient d'avoir.

Voilà tout ce que vous diraient les voisins de la famille aux bambous. Ce serait pourtant loin d'être tout ce qu'ils savent. Mais le reste ne se partage pas avec les étrangers. Ce sont de ces histoires que l'on évoque imprudemment après quelques verres de vin, de celles qui s'oublient au bout de quelques générations. Une histoire que tous les habitants aux yeux noirs d'Askalie gardent pour eux. Parce qu'elle leur appartient un peu. Et, surtout, parce que ce n'est pas une belle histoire.

## LIVRE II

### LE PAYS DES MERVEILLES

## 7 – LA FILEUSE AUX FUSEAUX DE LAQUE

**LA JEUNE FILEUSE CARESSAIT** son métier à tisser de ses doigts de fée. La lumière vermeille colorait son teint blanc, complice de sa beauté. Le temps s'écoulait paisiblement en cette journée de vacances. Les doigts agiles arpentaient et chutaient contre l'étoffe, se heurtant parfois au métal de son pouce gauche. La jeune fileuse chantonait un chant d'amour.

Soudain, Nguyêt fit son apparition dans la chambre. C'était une cruelle sorcière. Elle détestait la fileuse parce qu'elle était jalouse de sa beauté. Ce n'était pas que Nguyêt était laide, loin de là ; elle était probablement la plus belle femme de toute l'île d'Askalie. Mais la fileuse possédait quelque chose que Nguyêt avait perdu à jamais : la jeunesse. Elle lui ressemblait pourtant, avec son teint crayeux et ses yeux ténébreux. Cela poussait Nguyêt à la détester encore plus.

En voyant sa marâtre, la fileuse avait été tellement surprise qu'elle s'était piqué le doigt. Une goutte de sang perlait.

Nguyêt ricana :

« Alors, Mademoiselle, on est maladroite ? »

La fileuse baissa les yeux humblement :

« Que souhaite Madame ? »

Nguyêt s'approcha de la jeune fille et saisit sa main blessée, qu'elle porta à ses yeux. Le sang perlait toujours sur le majeur. Elle traqua toutes ses imperfections, en quête d'une parole humiliante

à adresser. Mais elle ne trouva rien. Furieuse, elle ordonna alors à la fileuse :

« Ces mains-là sont bien trop futilement utilisées. Tordre le fil ne nourrit pas une famille. Va plonger tes mains dans la viande, et fais-moi le plat le plus délicieux que je n'aie jamais goûté. Mes invités de ce soir seront affamés. »

La fileuse tremblait de terreur :

« Et si j'échoue ? »

— Si tu échoues, je te mangerai. »

La fileuse sortit de la chambre vermeille et se dirigea vers la cuisine. La pièce était sombre et froide. De petits carreaux bleus avaient été collés sur le ciment, et le joint commençait à s'étioiler. Un morceau d'échine de porc était déposé sur le plan de travail. La fileuse se saisit du grand couteau de cuisine qui avait été laissé à côté de la masse saignante à son intention et entreprit de couper la viande en fines lamelles. Les tissus cédaient aisément sous la sciure de l'acier. La fileuse œuvrait délicatement, prise de vertiges à l'idée que l'émail tranchant pouvait, à la moindre faute, s'incruster dans sa propre chair.

Une fois la viande tranchée, la fileuse embrasa la poêle. De légers cliquetis lui indiquèrent que l'huile, incandescente, frétillait. La sauce noire avait déjà imbibé la viande, lui donnant son goût caractéristique de caramel. Sur l'autre feu, la fileuse avait fait fondre du sucre. Il brunissait à son rythme. La jeune fille largua la viande au brasier. Les chairs se désolidarisèrent, recroquevillées sous la violence de l'impact. La teinte sanguine blanchissait dans un crépitement bruyant, comme fondue dans de la chaux. L'échine agonisa quelques longues secondes dans la casserole, taquinée par la baguette de bois de la fileuse, puis celle-ci mêla la viande brunie au sucre fondu, auquel elle ajouta le jus de poisson fermenté et, de nouveau, de la sauce noire.

Le plat en imposait dans son assiette. La fileuse avait préparé un porc au caramel.



Lorsque Nguyêt arriva à la nuit tombée, elle trouva la jeune fille affairée à préparer la table.

« Où est le plat, fileuse ? susurra-t-elle de sa voix mesquine, où est le plat de mes invités ? »

La fileuse s'inclina humblement et courut à la cuisine chercher le plat. Elle l'apporta à Nguyêt, qui fit la grimace. La viande était brune à point, et ses reflets dorés laissaient imaginer un croustillant qui serait délicieux sous la langue. Nguyêt porta un morceau de la viande encore tiède à sa bouche. Ses yeux s'adoucirent de plaisir. C'était un délice. Nguyêt trépignait de rage et de jalousie.

« Fileuse, dit-elle, ton plat est bien le plus délicieux que je n'aie jamais goûté. Tu as réussi ton épreuve. Tu ne perds rien pour attendre. Retourne filer ! »

La fileuse rejoignit sa chambre en courant, soulagée. Ses cheveux engraisés d'huile retombaient, poisseux, sur sa nuque. Elle pleura en se ressaisissant de son aiguille. Elle pleura parce que cette femme qui la détestait était sa mère.

Elle s'arrêta de sangloter lorsque trois coups se firent entendre. Son ouïe lui suggéra qu'ils frappaient contre une surface boisée, au sol.

Elle s'agenouilla et posa son oreille contre le plancher.

Face à elle, sous le lit, le carré de bois qui condamnait l'entrée du vide sanitaire semblait ricaner.

## 9 – LA PETITE FILLE À L'ODEUR DE LAIT

À L'INTERSECTION DES MURS, du côté de la fenêtre, une araignée avait tissé sa toile. Soyeux, le filament s'enroulait sur lui-même pour former de longs motifs qui s'étendaient comme une fresque au-dessus du lit superposé. La veuve se tenait en amont de sa construction, aux aguets, dans l'attente d'une proie. Voilà plusieurs années qu'elle avait élu domicile dans la chambre des enfants. Il semblait à Minh qu'elle avait toujours été là, l'araignée, qu'elle la connaissait depuis toujours. Au fil des ans, elle était devenue son amie.

À quelques centimètres de la toile, allongée sur le lit, l'enfant contemplant rêveusement l'animal. Elle suivait des yeux ses déambulations funambules, comme fascinée. L'araignée avait gagné en envergure, ces dernières semaines. Sa portée, écume blanche entre l'abdomen et les pattes, n'allait plus tarder à éclore.

La maison était déserte. Son frère était reparti en France, comme chaque semaine, et sa sœur aînée était au collège. La cadette, la petite fille à la muraille, avait été mandatée par Nguyêt pour arroser la rocaille. On pouvait entendre l'eau couler, de l'autre côté.

Soudain, Minh se mit à parler : « Pourquoi donc es-tu si en colère, aujourd'hui, Mygale ? »

Les yeux ronds de l'araignée s'agitèrent.

La petite fille fronça les sourcils, l'air inquiet.

« Tu veux prendre ma place ? Tu en as là de belles idées. Tu es vraiment de très mauvaise humeur aujourd'hui. Tu m'ennuies. »

Minh se renfonça dans ses couettes, boudeuse.

« Et puis j'aimerais bien t'y voir, Mygale. Tu dis que tu en as marre d'être enfermée ici, dans cette maison, mais crois-moi, il en est de même pour nous. Tu dis que tu voudrais avoir des amis, mais tu sais, à part Mister Rabbit, des amis je n'en ai pas non plus. »

Elle se tut, comme si elle écoutait.

« C'est vrai, j'ai une famille. Tu n'en as pas. Mais je ne peux rien y faire, Mygale. Ce n'est pas ma faute. Je ne pourrais pas te la donner, ma famille, même si je le voulais. Et, crois-moi, elle n'est pas toujours si bien que ça. Avec ton mauvais caractère, tu ne ferais pas bon ménage avec notre mère. »

Alors l'araignée se mit à remuer ses huit pattes, frénétiquement. Un fil blanc gicla de son abdomen, projeté en direction du lit. Habile acrobate, la bête s'y accrocha et entreprit une périlleuse descente en direction du lit. Minh avait fermé les yeux, elle ressassait, rêveuse : « Tu n'es qu'une râleuse, Mygale, une sale râleuse... »

L'araignée se posta au niveau du nez de l'enfant, la touchant presque. Ses petits yeux étincelaient de fureur.

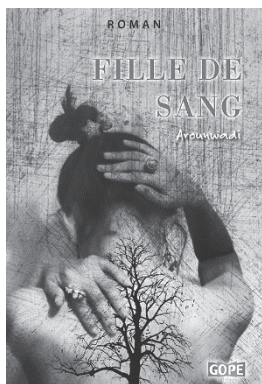
Minh ouvrit les yeux et, pour la première fois, prit peur. Tout son corps tressaillit et elle se recula vivement, jusqu'au bord du lit.

« Arrête maintenant, chuchota-t-elle, tendue, arrête. Ce n'est plus drôle. »

L'araignée continuait de la fixer de ses multiples yeux ronds. Autour de cinq de ses pattes, un œuf était comme lié par un filament translucide. Les cinq volumes blancs, minuscules, semblaient vibrer, par à-coups. La poupée de porcelaine aurait juré, oui, juré, qu'à l'intérieur, la progéniture de l'animal frappait contre l'écaille gluante. La paroi se briserait sous peu.

La petite fille posa un pied sur l'échelle de bois et, lentement, entreprit de descendre.

La Mygale l'effrayait, à présent.



## FILLE DE SANG

« Ce roman est basé sur une histoire vraie, mais la réalité n'est pas tout entière dans ce livre. La douleur fait partie de la vie ; elle n'est nullement un divertissement de l'âme. »

228 pages, 13 x 19 cm, ISBN 979-10-91328-21-0

### Résumé

Une jeune provinciale d'à peine vingt ans paie le prix d'une enfance et d'une adolescence misérables. Pour se venger des sévices, privations et humiliations qu'elle a subis ; pour implorer des bribes de tendresse de la part de parents qui rejettent son amour – son père militaire qui la répudie ou, au mieux, la brutalise ; sa mère, qui change d'homme comme de sarong et se défoule sur elle de ses frustrations – ; par esprit d'autodestruction et en se calquant sur la cruauté ordinaire du monde rural qui l'entoure envers les animaux domestiques : de dope en perf, de fil en aiguille, cette provinciale joue avec son sang. Un récit peuplé de types humains criants de vérité ; un texte dérangeant, au style musclé, au verbe dru, qui donne de la Thaïlande de tous les jours une image authentique à mille lieues des clichés touristiques.

### L'auteur

Arounwardi n'avait pas tout à fait vingt et un ans lorsqu'elle a publié ce premier roman, en 1997. Enseignante dans une organisation d'aide aux anciens combattants, à Bangkok, elle a depuis écrit une douzaine d'ouvrages.

[www.gope-editions.fr/fille-de-sang-imprime.html](http://www.gope-editions.fr/fille-de-sang-imprime.html)

